

Colloque international

RÊVES D'ITALIE, ITALIES DE RÊVE

Imaginaires et réalités autour de la présence italienne au Luxembourg et dans la Grande Région

PAR CLAUDIO CICOTTI

Le Colloque, que la Section des Lettres italiennes de l'Université du Luxembourg organisera les 8 et 9 juin prochains en collaboration avec Convivium, le CDMH, la Ville de Dudelange et l'IIC de l'Ambassade d'Italie, soutenu par le Fonds de la Recherche National, s'intitule «Rêves d'Italie, Italies de rêve».¹

C'est un titre séduisant qui évoque des images en train de se colorer et de se modifier comme dans un vaste kaléidoscope. Mais, au-delà de la pure évocation, l'on peut se demander pourquoi nous avons choisi un tel titre pour un Colloque sur la présence italienne au Luxembourg et dans la Grande Région? Quel peut être le lien entre le rêve et la migration en général?

En fait, il n'y a rien de plus migrant qu'un rêve, qui va et qui vient, qui nous rend visite sans être invité, qui nous accompagne, qui nous emporte et nous bouleverse, et qui nous fait transpirer d'angoisse quand nous nous découvrons incapables de distinguer entre nous-mêmes et le rêve. Et nous ne voulons pas comprendre ou accepter qu'il nous ait quittés, qu'il ait migré vers d'autres horizons du fait que par nature il ne connaît ni d'arrêt, ni même de temps.



Le rêve de Pablo Picasso.

Depuis que l'humanité existe, le rêve nomade surprend l'homme sans s'annoncer, il le caresse et le fait souffrir selon son bon vouloir. Dans une caverne de Lascaux, l'on peut admirer les dessins préhistoriques évoquant la chasse d'un bison. Il s'agissait-là bien sûr d'un rêve éveillé, fruit de l'imagination ou de la mémoire de l'artiste; c'était probablement aussi un rêve nocturne récurrent. Sans doute un rêve de vie, trahissant le désir de celui qui ne peut chasser le bison, car celui-ci vit dans d'autres pâturages. C'est pour cela que le rêve engendre auprès de certains hommes l'envie de migrer alors que, jusqu'à ce moment-là, ils n'avaient jamais eu le courage ou le besoin de le faire.

Et ces hommes commencent à rêver des bisons imaginaires de l'Amérique, mais aussi de l'Europe, ils cherchent à concrétiser leur rêve au Luxembourg ou dans la Grande Région, parce que leurs bisons à eux étaient faits de travail, de futur et de vie. C'est ainsi que des Italiens ont médité de pourchasser leur rêve maudit, qui les marquera à tout jamais, et cette marque restera imprimée dans leur conscience au-delà de la nuit, pendant la veille aussi, brûlante et obsédante jusqu'au moment où certains ont fait leur valise et se sont envolés comme des oiseaux d'une cage de douleur. Car le rêve est liberté, seule certitude de ceux qui partent.

Les Sumériens et puis les Grecques eurent la prétention de retenir les rêves dans une prison avec le rituel de l'«incubation»: ils se promenaient dans une forêt sacrée, ou dans une grotte, ou dans un temple dédié à Esculape. Là, ils se mettaient à dormir et ils rêvaient; ensuite ils cherchaient à interpréter leurs rêves et ces interprétations avaient la fonction de cure et de guide spirituel.

Mais c'était une démarche peu naturelle. Car c'est le rêve qui doit nous surprendre, pas le

contraire. Et le rêve, à la fin du XIX^e siècle, a rejoint les Italiens par le cinématographe et les premières photos, et par les lettres et les cartes postales que les émigrés, rêveurs déjà lointains, envoyaient à leurs familles. Ces images et ces mots qui venaient de si loin (qui connaît la patrie des rêves?) se multipliaient et donnaient lieu à d'autres rêves qui semblaient avoir quelque chose de divin.

Ce n'est pas par un hasard que dans la Bible on trouve des récits de rêves. L'un des plus connus est celui fait par le pharaon qui vit sept vaches grasses et sept vaches maigres: personne ne réussit à donner un sens à ce rêve, sauf Joseph (Genèse 41,1-36). Son interprétation est prophétique, mais elle prend aussi un caractère religieux: Joseph interprète le rêve comme une prophétie divine. En ethnologique, l'envie de reconnaître la volonté de Dieu dans les manifestations s'appelle «diaphanie». La «diaphanie» la plus belle évoquée dans la Bible est un autre rêve, celui fait par Moïse, où Dieu se manifeste comme «celui qui est». Il ne s'agit nullement d'un rêve prophétique, il ne requiert aucune interprétation, il ne fait que révéler une vérité évidente. Le rêve comme manifestation de Dieu se retrouve également dans le buisson ardent que Moïse se charge de décrire à son peuple.

Si le rêve de Moïse était une «diaphanie», le rêve d'un travail et de fortune dans un pays lointain et inconnu de ceux qui s'approprièrent à partir était souvent une autre «diaphanie».

Mais le rêve n'est pas seulement alimenté par l'imagination, il l'est aussi par la foi. Se convertir à une religion est la chose la plus humaine et naturelle qui soit. Il en est de même du rêve de migration: il vit d'images religieuses qui existent préalablement ou il en invente de nouvelles. Afin de se convaincre de la justesse de leur

décision, les Italiens, avant de partir, se rendaient en pèlerinage aux sanctuaires pour implorer une grâce à leurs saints patrons, car si le rêve est beau, il contient aussi des risques: on doit quitter sa terre et sa famille. Au Luxembourg, l'image de la Consolatrice des affligés (1624) a été introduite par un immigré, Jacques Brocquart († 1660), un père jésuite savoyard². En Italie, dans les régions qui ont connu un taux d'émigration élevé, l'Eglise catholique assure une place prééminente aux Saints protecteurs du «rêve» des émigrés.

Selon Sigmund Freud, par contre, le rêve ne mérite aucune lecture religieuse: il nous permet d'explorer notre inconscient. Nos angoisses y sont refoulées pendant le jour et pendant la nuit elles refont surface comme dans une pièce de théâtre. Les deux mécanismes principaux députés à la transformation et représentation du matériel onirique sont le transfert (de l'objet représenté) et la sublimation (une crase de thèmes et symbolismes). Cela nous permet de nous souvenir, le matin, d'images mentales et des émotions s'y rattachant, normalement refoulées.

On pourrait donc dire que le rêve n'arrête jamais de rendre visite à ses «victimes» et il se transforme tantôt en malédiction tantôt en salut.

Une fois qu'ils ont trouvé le courage de partir, ces Italiens malades de rêve et d'espoir ont vu souvent leurs constructions oniriques broyées par la précarité d'une vie dans des lieux tristes et ennemis. Et alors ils ont maudit leur rêve qui les avait subjugués et puis trompés.

Mais le rêve les a de nouveau happés et il les a ravis encore une fois en leur montrant des images heureuses de leur terre d'origine et en suscitant en eux l'irrésistible désir de rentrer en Italie. En d'autres circonstances, le vieux rêve resurgit et les emporte loin vers des pays où ils se



voient en héros fortunés et heureux, où ils savourent finalement leur revanche. Et alors parfois il arrive que dans les écrits de ces migrants (d'ici et de la Grande Région) l'on décèle un «moi» caché, déguisé en personnage héroïque, presque sur-humain.

Peut-être Freud avait-il raison; le rêve n'est qu'une banale manifestation de nos désirs. Ou tiendrait-il plutôt du salut divin? Ou, au contraire, ne serait-il qu'une malédiction? En tout cas, une chose est certaine: le rêve, vagabond, nous rendra toujours visite sans préavis, que nous soyons des migrants ou pas.

Et il nous ravira comme un fantôme dickensien, que ce soit pour quelques instants ou pour toute la vie, et nous succomberons à son incantation: peu importe s'il s'agit d'un bison, peu importe s'il s'agit d'un pays lointain et mythique, d'une femme ou d'un homme, peu importe si nous n'avons pas eu la chance ou le courage d'être celui ou celle que nous croyions être dans notre rêve³.

■ www.italianistica.lu

¹ Il fait partie du Projet de Recherche intitulé *Présence, histoire, mémoires des Italiens au Luxembourg et dans la Grande Région*.

² Cf. A. Reuter, *Mémoires des migrations italiennes des temps modernes* en «Actes du Colloque international Paroles et images de l'immigration». Luxembourg 3-4 juin 2005, Université du Luxembourg, 2006, p. 249.

³ Je remercie mon ami et collègue J. Boggiani pour des suggestions stylistiques.

Une réflexion utile sur une étude... inutile

La digitalisation du bonheur

Les heureux Danois ne sont-ils que des malheureux qui s'ignorent?

PAR ROBERT WILMES

Le bonheur est dans le pré! Eh bien non, il n'y est plus. Il est au Danemark. Cette délocalisation vient d'être révélée par une étude de la très vénérable université de Cambridge. Les savants britanniques ont élaboré une classification des nations européennes d'après leur sentiment de bonheur; une sorte d'échelle Richter du bonheur. Sur un maximum de dix points, les Danois caracolent en tête avec huit points. Les moins heureux des 15 anciens pays de l'Union sont les méridionaux.

Le Portugal et l'Italie ferment la marche. Parmi les forts en bonheur, on trouve surtout des nordiques.

Et nous alors? Oh, nous ne sommes ni très heureux ni très malheureux, tout au plus un bon milieu de classe, puisque nous arrivons en 6^e position, après les Néerlandais, mais avant les Belges. (Manquerait plus que ça,...!) D'ailleurs, aucune nation ne totalise moins que cinq points. Des plus heureux aux moins heureux européens, il n'y a donc que trois points d'écart; en somme, le bonheur dans un mouchoir de poche.

Mais rassurez-vous, l'étude anglaise se donne une allure toute scientifique, puisque les enquêteurs sont passés par 180 régions européennes, en posant à 20.000 personnes des questions du genre: «Avez-vous confiance dans les institutions de votre pays: gouvernement, justice, police, etc.»? Là où la confiance règne, le bonheur est au rendez-vous et inversement. Il n'y a donc plus rien de pourri dans l'Etat du Danemark et si peu dans..., mais laissons ça!

On apprend avec surprise que le niveau du revenu serait aussi un élément de bonheur.

Voilà que des générations ne cessent de répéter l'adage: «L'argent ne fait pas le bonheur». Ça doit donc être l'envie d'en posséder qui fait le malheur. On savait déjà que les femmes étaient plus optimistes que les hommes; l'enquête anglaise confirme qu'elles sont aussi plus heureuses. C'est sans doute parce que les hommes se crévent à faire leur bonheur.

Notre époque a une prédilection pour tout ce qui est quantifiable, réductible à des chiffres, compressible en barèmes, tables et graphes. L'homme, n'est plus qu'une grandeur statisti-

que. Peut-on mesurer ce qui ne tient qu'en un instant? Durable, le bonheur serait terrible à supporter. Après tout, les heureux Danois ne sont que des malheureux qui s'ignorent. Dans ce sens, l'étude sur le bonheur des Européens est peut-être aussi inutile que la célèbre étude PISA. En effet, une question cruciale n'a pas été traitée, à savoir: «Le bonheur est-il intelligent»? Par contre, si vous êtes abattu en ce moment, passez donc un weekend à Copenhague et goûtez-y les délicieux cookies au beurre danois, un vrai bonheur.